

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Philippe Robert

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 181-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Philippe Robert

Mon Dieu ! Pourquoi vous donnez-vous  
cette apparence de cruauté ?

*Philippe Robert.*

Savait-il, en janvier 1929, alors qu'il écrivait « La vie tragique de Léopold Robert », son grand oncle, que sa mort ajouterait une page douloureuse à l'histoire des Robert ?

Il se baignait dans la vieille Aar le long de laquelle il voulait étudier les nénuphars. Il crie, son fils le rejoint à la nage. Mais le père dont le poids risquait de faire deux victimes lâche son étreinte et disparaît dans les eaux sous les yeux de ses enfants.

Ainsi fut tranchée une vie pleine de promesses dans sa maturité.

Philippe Robert était le fils de Paul Robert dont les peintures au Musée de Neuchâtel et au Palais du Tribunal fédéral sont connues. Son grand-père, Aurèle, frère cadet de Léopold, avait acheté la propriété du « Ried », à Bienne. La maison, comme une tête chère, s'appuie au creux de l'épaule du Jura et ses fenêtres, parmi de beaux arbres, s'ouvrent sur le Plateau, le lac et les Alpes.

C'est là que se passe la jeunesse du peintre dont les ancêtres, Provençaux huguenots, avaient émigré aux Eplatures (Neuchâtel). C'est là que son pinceau s'exerce. Sa famille conserve une toile qu'il fit à dix-sept ans où toutes les feuilles des arbres sont pieusement reproduites et qui sert de mesure pour évaluer l'essor merveilleux de l'artiste jusqu'à sa dernière œuvre qui est sa maison bâtie à Evilard. C'est là encore que pareillement à son art, ses conceptions religieuses se transforment.

Son « Journal de peintre » nous éclaire un peu sur cette marche. Philippe Robert dont la voix prenante savait

enchanter s'y montre dur parfois. Il avait connu un protestantisme austère qu'il a décrit : « Ce n'est pas deux ans, mais une vie entière que le protestantisme a pesé sur moi... Se débarrasser du joug, je veux dire de l'élément maladif de cette religion, aura été l'un des plus laborieux efforts de ma vie et malgré les apparences, je pense bien devoir en porter le virus jusque dans la tombe. »

Imaginez l'homme le plus « sensuel », ou mieux, le plus apte à saisir par tous les sens la splendeur de la Création, dans un temple désert ! Il étouffe.

Les évolutions liturgiques, baignées de chant grégorien, qui soutiennent l'âme dans son adoration sans l'assourdir l'auraient comblé, mais il cherchait ailleurs la clé des énigmes. Echappé aux rigueurs de son éducation religieuse, il se libérait joyeusement et passait aux extrêmes. Il faut chercher dans la violence et l'épreuve de cette évasion les motifs de son antidogmatisme.

Le dogme n'enseigne que ce qui « est ». Philippe Robert le craignait comme une entrave à la religion qu'il imaginait « toujours nouvelle, toujours libre, toujours spontanée, au geste d'adoration pour Dieu et d'amour pour son œuvre. »

Il importe tout de même de savoir si Jésus-Christ, pour lequel il avait des larmes de reconnaissance, est réellement Dieu. Il s'agit de connaître Dieu lui-même, à qui s'adressent nos prières ; et si les saints livres nous proclament son existence, est-il téméraire et vain de lier en gerbes incomplètes les indices qu'ils nous livrent sur sa nature ?

Cette imprécision des idées rend hésitante toute enquête sérieuse sur la religion de Philippe Robert. Il aime Dieu. « Si le Dieu des saints livres était juste, c'est à coups de trique qu'il me mènerait, Non, Dieu n'est pas juste, il est insensément bon !... Vous êtes trop bon pour moi ! C'est la seule chose que j'aie à dire par mon pinceau. »

Et cependant il écrit naïvement, comme pour détruire ce Dieu fragile que la raison humaine ne pourrait plus trouver : « Si tout ce qui existe a une cause, Dieu ! qui l'a engendré, conçu et enfanté ? » Il paraît renoncer même à un Dieu personnel : « Cette force immanente au monde heureux, nous lui prêtons une poigne pour nous tenir, des

ails pour venir nous secourir, une oreille pour ouïr notre gémissment, des entrailles pour pleurer et chanter avec nous. Oui, cela est indéniable, la foi crée Dieu et cette foi est une puissance et cette puissance mue la vie



en triomphe. » Eh quoi ! sont-ce là des paroles qu'il faut prendre au pied de la lettre ou plutôt des imaginations de poète ? Dieu ne serait qu'un fantôme suscité pour me tromper moi-même ? S'il n'existe pas au dehors et au-dessus de moi, comment sera-t-il mon soutien et mon espoir au jour de l'affliction ?

Il voue à Jésus-Christ une admiration touchante. « Oh ! si j'avais à écrire son nom, (Jésus) il me semble que je ferais une vraie aquarelle, tant je pleurerais sur elle. Mais je n'oserais l'ébaucher : comment trouver une forme de lettres qui évoque la figure salvatrice ? » Si quelqu'un nous le découronne et n'en fait que le plus beau des

hommes, qu'importe cette admiration ! C'est parce que Jésus-Christ règne à la droite du Père qu'il attire, avec les cinq plaies vivantes, les hommes assoiffés de justice et d'amour.

Le « Journal » d'où je tire ces citations date de 1923. Depuis, Ph. Robert avait rencontré sainte Thérèse de Lisieux. Il lui a peint un rosier à Sierre, et l'affection qu'il lui vouait était sans égale. Dans la « Vie d'une âme », il trouvait des réponses, une forme de vie vers laquelle il tendait. « Pour que mon œuvre se répande comme une effluve de paix, il faut que le calme épouse mon âme. » Il écrivait aussi : « L'effort de notre clergé est grand, mais il est frappé de stérilité, parce que la retraite lui manque, la retraite cachée, le tête à tête prolongé dans la solitude et le parfait recueillement. » Il était bien persuadé que des cloîtres s'épanchent toutes les richesses de l'Eglise. Dieu parle au désert où il entraîne tous les apôtres qu'il destine à une mission solennelle. Il y a dans la vie de Jésus, trente années de recueillement pour nourrir trois ans de prédication ! Nous sommes moins exigeants, et c'est pourquoi nous ne convertissons pas le monde qui nous use.

Certaines âmes vérifient toutes les charnières de leur foi. Ph. Robert disait : « Les peintres, voyez-vous (lui en particulier) ne s'embarrassent pas d'arguments. Ils contemplent ».

S'il avait pu se délier encore et chanter avec Claudel :

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des Idoles  
Et qui faites que je m'adore que vous seul et non point Isis  
ou Osiris;  
Ou la Justice, ou le Progrès, où la Vérité, ou la Divinité, ou  
l'Humanité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté,

il aurait peut-être parcouru les voies mystiques.

Dans le jardin où il entraînait ses hôtes, il se penchait sur chaque fleur qu'il connaissait par son nom, sa forme, sa couleur, ses feuilles, ses graines et le cadre naturel dans lequel sa beauté rayonne. Comme il devait marcher avec tremblement dans les prés parmi les plantes qui l'attendrissaient. A raison. Nous vivons en aveugles et en cruels. Les secrets attouchements de Dieu échappent à nos yeux voilés et nous ne sommes pas mieux attentifs aux éclatantes harmonies du monde créé. On parle de l'homme matériel. Non, pas même, il est chair et ventre.

Plus une âme aime Dieu, plus elle comprend ses incompréhensibles miséricordes, plus elle s'étonne de ce pont jeté entre sa gloire et notre infirmité, plus elle détaille les dons que ses mains nous destinent.

Par un juste retour, les hommes les plus détachés du monde, parce qu'ils choisissent la meilleure part, sont aussi les plus proches de la terre qu'ils retrouvent. Celui qui l'embrasse à pleine bouche lui trouve un goût de cendre. En Dieu, elle repose, pure, innocente et jeune.

Les bêtes, les plantes et les pierres sont un reflet de la sagesse éternelle ; mille intentions divines les régissent. Il y a pour qui sait lire en terre, un sujet d'élévations étonnées et reconnaissantes : non la stupide classification du savant, ni la complaisance égoïste du sensuel, mais l'éblouissement du chrétien qui voit dans le prolongement des choses le grand geste du Père qui les fit naître.

La plante qui monte à la rencontre du soleil, tandis que ses racines s'en éloignent, creusent, taraudent, comme pour rejoindre le feu intérieur, m'a toujours plongé dans le ravissement. Je vois le doigt de Dieu à ce point de la tige où les forces explosent en des sens contraires. Le moindre des végétaux qui dispose avec tant d'art ses feuilles pour boire la lumière et recueillir les eaux du ciel, qui tire tout le parti possible d'une situation précaire : cette diligence fidèle et implacable, cet effort désespéré qui lui impose des mètres de substance débile, n'est-ce pas une leçon pour nous autres qui réduisons sciemment à rien, la surface propice où la grâce se pose ?

Ph. Robert, comme saint François d'Assise, gardait « cette attitude déferente envers les fleurs, les animaux et même les objets inanimés. Il eût fait des excuses au chat ». Il ne faut pas confondre cette courtoisie avec l'optimisme panthéiste. Sur les traces du saint, « placé en un sens mystique, de l'autre côté des choses, il les voyait sortir de la divinité comme des enfants d'une demeure familière et acceptée ».

Les fenêtres de sa maison portent toutes une inscription. En voici une qui était la réflexion de son aïeule et le secret de sa vie :

CE QUI VAUT LA PEINE D'ETRE FAIT, VAUT LA PEINE D'ETRE BIEN FAIT.

Il appliqua strictement cette devise à son art, et si, comme il le pensait, « un tableau est une fenêtre ouverte sur une âme », la sienne était d'une singulière probité. La toile, les couleurs, les cadres faisaient l'objet de tous ses soins. Pour reproduire ces reflets de Dieu et ces lisibles symboles, quelle matière est assez précieuse et choisie ?

Après des années d'angoisses et de souffrances, il avait conquis la paix. « De là le caractère de béatitude que sa peinture aspirait à revêtir ».

Une certaine symétrie, un balancement ingénieux des masses, une connaissance raisonnée des lignes et de leur effet, le choix scrupuleux des fonds, des valeurs et des tons donne à ses tableaux un charme qu'aucune peinture ne renouvelle.

Comme les feuillages rendent à l'automne tout le soleil dont leur chair émouvante est pétrie, ses toiles distillent la paix : un rayonnement doux les dépasse ; elle témoignent sans cesse de la piété de l'artiste et font deviner l'espèce d'agenouillement adorable d'où elles sont nées.

Quand Ph. Robert peignait, rien ne dérangeait son attention. Un petit fait illustrera cette fascination dans le travail. Il avait planté son chevalet dans le val du Jorat (Bienne), devant un site que son père aimait aussi puisqu'il y avait bâti un atelier. Il avait à traiter un troupeau de bœufs pour le musée de Neuchâtel. A la maison, le paysage lui plut tant qu'il résolut de le traiter seul ; mais le premier plan manquait d'intérêt. Qu'y mettre ? Ph. Robert retourne au même endroit et il y trouve, comblant le vide, un beau buisson. Le troupeau qui passait en son imagination créatrice le lui avait dissimulé !

Les études de feuillages et de papillons nous le montrent observateur fidèle, en possession d'un métier sans défaillance. En face de la nature qu'il voulait rendre trait pour trait, son œil agençait, à son insu, les arbres où le ciel jouait, en édifices apparentés par des lignes heureuses.

Les peintres de la Renaissance en savaient autant que nous. Remarquez pourtant leurs paysages, les déformations qu'ils imposaient à leurs arbres. Le peintre fait tenir ensemble les détails d'une tranche de nature, le photographe est presque toujours incapable de lier son sujet aux accessoires, de là les faiblesses et aussi les difficultés de cet art.

Ph. Robert voulait que sa peinture fût expressive. Derrière une Vierge en robe turquoise, il a développé le paysage de Morcote en teintes céruléennes. Mais au lieu de clore le lac que la Vierge domine, il l'a ouvert et serré dans des golfes et des sinuosités qui mènent le regard à l'infini ; et, pour exalter les bleus liquides, un œillet sauvage et un papillon roses palpitent.

Grâce à lui, les pins du Jorat que rongent les vers et que la hache décime vivront. Ils peuplent le dos d'une moraine et les flammes de leurs troncs et de leurs branches sont couronnées d'un panache stylisé. Il prévoyait leur disparition et sa main les a fixés avec un rare bonheur.

On est frappé par l'importance qu'il accordait au ciel. De son atelier, il embrassait tout le Plateau suisse, et par une petite fenêtre ménagée à l'est, il découvrait la montagne de Boujean. Le ciel au-dessus de l'immense horizon. Celui qui a contemplé ce paysage un soir d'été ne l'oublie pas.

Je faisais un pèlerinage à cette pièce où s'entassaient les œuvres orphelines. La fille du peintre les mettait au jour. « Ah ! les nuages, fit-elle soudain, quand mon père les voyait, il quittait son travail le plus pressant et suivait leurs formes changeantes ! » Au-dessus des Alpes, des colonnes de vapeur dorée soutenaient l'azur pâli et leur encens tout plein d'une tranquille majesté fumait et se fondait dans l'altitude. Il les aimait ainsi, les nuées priantes et pourtant très humbles dans l'assaut qu'elles livrent aux portes éternelles.

« Le ciel sera l'âme du paysage et sa raison d'être... » écrivait-il. « Le nuage est le symbole religieux. C'est lui qui établit cette union exquise, dorée, chaude, de la terre et du ciel, caresse aussi du ciel à la terre. » J'aime les nuages,... les nuages qui passent... là-bas,... les merveilleux nuages !... chantait Baudelaire.

On comprend ce que les nuages ajoutent à un site quand on se trouve en face de son temple de Corinthe, de son Parthénon, de ses ruines de Thèbes et de ses trois colonnes d'Hémée qu'une écharpe gracieuse illumine et spiritualise.

Les arbres, les hauts plateaux qu'un temple presque diaphane fleurit souvent dans ses compositions religieuses s'aèrent de plus en plus, à mesure qu'ils montent et les



puissances du ciel continuent les lignes de la terre. La substance transfigurée devient glorieuse, sans poids ni souillure.

Mais lorsque Ph. Robert place dans ces cadres une scène religieuse, c'est alors que se révèle son éducation première. Il n'a pas la sérénité d'un Maurice Denis ou le réalisme cruel d'un Georges Desvallières. Comme d'un Burnand, on devine son origine calviniste. On pourrait dire que le paysage représente son âme libérée et que son sujet se ressent de ses désirs entravés et un peu gauches.

Cependant, malgré cette réserve, les églises de Chaindon, de Corcelles, de Môtier-Vully, l'oratoire protestant de l'hôpital de Soleure, la salle d'attente de la gare de Bienne, procureront au visiteur des joies très pures. Ph. Robert n'était pas au bout de son programme. « On voudrait rester calme, loin du bruit du monde, dans le rêve et l'adoration pour donner une œuvre reposée et qui apporte le repos et le soulagement, la délivrance de la fièvre actuelle et de l'égoïsme, confiait-il, l'an dernier. »

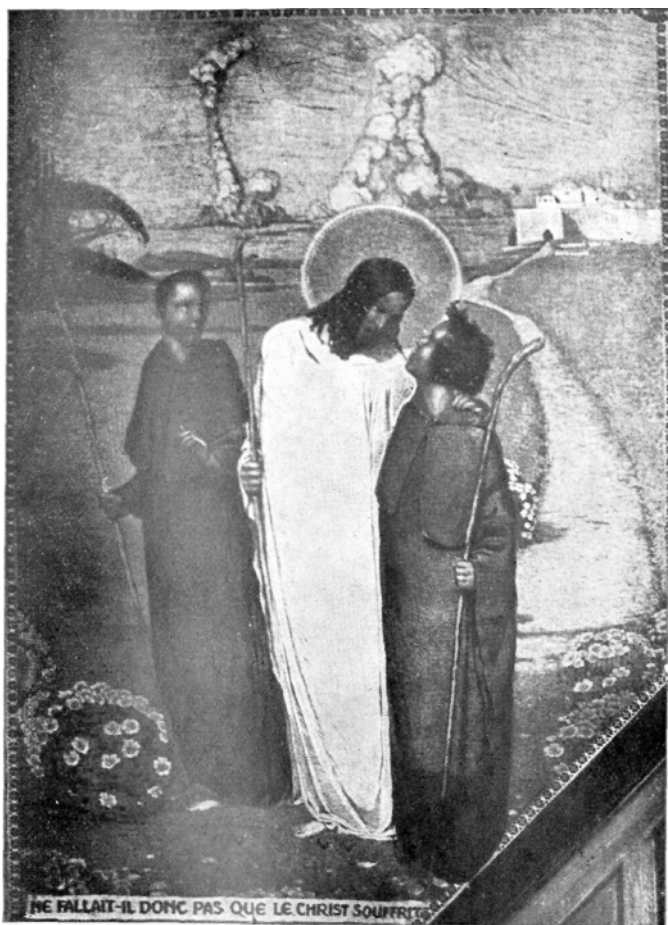
Hélas ! l'atelier ne vit plus. Une à une, les toiles s'en vont. Douleur pour lui, lorsqu'il s'en séparait, déchirement pour sa famille qui disperse son cœur. Car si le poète peut relire ses vers et le musicien parcourir ses inventions, le peintre se prive à jamais de cette surface où son âme en un moment unique et béni s'est exprimée. Image sensible de notre lente mort, et des proies que nous livrons au passé sans le nourrir.

Au fond d'un tableau, il avait placé la façade toute blanche, tandis qu'au premier plan, une bordure de géraniums roses brillait parmi des légumes cendrés : « Ce petit coin blanc, pour donner la valeur des tons ! » Derrière notre vie, Dieu, sur qui nos actes sont jaugés. Supprimez le blanc pour lequel Ph. Robert avait de la révérence, vous ne saurez quelle valeur choisir comme point de comparaison.

Près de la tombe de cet ami très cher on a jeté un voile d'oubli sur Dieu. Ne devait-il pas paraître ici afin que sa présence ordonne les nuances de cette vie, assourdisse les écarts et réchauffe les généreux efforts ?

Edgar VOIROL

Nous devons à l'obligeance de *l'Express* et du *Journal du Jura* de Bienne la communication des clichés qui illustrent cet article.



NE FALLAIT-IL DONC PAS QUE LE CHRIST SOUFFRIT ?

